

Christian Le Bour

Supplice chinois en Finistère

Brest - Morlaix



Une enquête de Bruno Van Nuys

ROMAN POLICIER • BREIZH-NOIR

Christian Le Bour

Supplice chinois en Finistère

© Christian Le Bour, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8470-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Du même AUTEUR

Vol d'héritage EN BORD DE RANCE (MAI 2022) POKER MORTEL À SAINT-QuAY (OCTOBRE 2022) L'INCONNU DE LA DERNIÈRE SOIRÉE (AVRIL 2023)

*LES DIABOLIQUES DE SAINT-QuAY (OCTOBRE 2023) MÉNAGE À QUATRE (JUIN 2024)
UN MANOIR DANS LA TOURMENTE (OCTOBRE 2024)*

**VOUS POUVEZ RETROUVER CHRISTIAN LE BOUR SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX
(FACEBOOK, INSTAGRAM ET LINKEDIN) ET PAR MAIL :
CHRISTIANLEBOUR.AUTEUR@GMAIL.COM**

www.astoure.fr

Ce livre est une œuvre de fiction. Les personnages, les situations et les lieux décrits dans ce roman sont purement imaginaires. Toute ressemblance avec des personnes ou des événements ayant existé ou existant, ne serait que pure coïncidence et le fruit du hasard.

Copyright 2025 Editions Astoure

CH 1

Pétrifié par l'horreur de sa découverte, Victor restait figé, hagard. Il se rendait chez son meilleur ami, Jules, quand il aperçut une silhouette sombre gisant dans le fossé. Il reconnut avec effroi le corps inanimé qui se trouvait là, à quelques pas de lui.

Quelques heures plus tôt !

Jules esquiva de justesse l'assaut de son adversaire. À cet instant précis, son ami Victor le héla. Levant aussitôt les gants, Jules fit un signe à son partenaire d'entraînement, lui signifiant qu'il désirait faire une pause. Il s'approcha des cordes du ring sur lequel il s'entraînait et inclina son buste légèrement.

— Victor, tu t'en vas déjà ? demanda-t-il en levant les yeux vers la pendule accrochée aux murs délavés de la salle de boxe

— Il n'est même pas sept heures et demie, ajouta-t-il.

— Je le sais, mais j'ai un rencard.

À ces mots, un sourire se dessina sur les lèvres de Jules.

— J'espère qu'elle est canon !

— Ce n'est pas avec une fille que j'ai rencard. C'est pour une voiture. Tu sais que j'aimerais changer la mienne.

— Ah oui ! Tu m'en avais parlé avant notre voyage en Inde.

À cet instant, Victor se retourna et appela son jeune frère, Théo, qui l'accompagnait à la salle depuis quelques semaines. Ce dernier avait toujours suivi les traces de son frère aîné. Sept années les séparaient. Aux yeux de Théo, Victor était un modèle. Sportif accompli et virtuose de l'informatique, à l'instar de son inséparable ami Jules, Victor suscitait l'admiration au sein de sa famille. Bien qu'il ait rencontré plus de difficultés que son frère au cours des études, Théo cherchait inlassablement à l'imiter. À peine âgé de seize ans, il s'était

engagé, par mimétisme, dans la préparation d'un bac STI2D, convaincu que cela lui ouvrirait les portes des écoles des métiers de l'intelligence artificielle. Quant à Victor, à vingt-trois ans, il venait de terminer son master en Intelligence Artificielle à l'école d'ingénieurs de Brest.

Alors que Théo cognait comme une brute épaisse dans un sac de frappe, le brouhaha qui régnait dans la salle l'empêcha d'entendre la voix qui l'appelait. Victor redoubla de puissance :

— Théo !

Étonné, ce dernier releva la tête, reconnaissant la voix de son frère.

— Oui ! Qu'y a-t-il ?

— Je me tire. Tu rentreras avec Jules. OK ?

— D'accord.

Jules avait suivi l'échange entre les deux frères. D'un clignement de paupières, il confirma qu'il raccompagnerait le jeune frère de son ami jusqu'au carrefour où leurs chemins se sépareraient normalement. Victor poursuivit alors en direction du vestiaire et Jules reprit son entraînement face au partenaire qui venait de le malmener depuis dix minutes. Il retourna au centre du ring, bien décidé à mettre son partenaire de combat en difficulté.

Jules était un habitué de la salle. Il avait tout juste treize ans lorsque son ami Victor et lui poussèrent, pour la première fois, les portes de la salle de boxe. À cette époque, leurs familles occupaient deux maisons voisines dans le même lotissement à la sortie de Brest. Pendant les semaines de vacances, ils aimaient venir traîner dans les rues de la ville. C'est au cours d'une de leurs balades dans la rue Jean-Jaurès, au sortir du cinéma voisin, que, par défi, ils avaient poussé la porte de la salle de boxe. Très vite, ils s'étaient pris au jeu. Non sans difficulté, ils avaient convaincu leurs parents de les inscrire à la salle. Aux yeux de leurs parents, ce sport était une activité de brutes. Après de longues négociations, ils avaient obtenu gain de cause. Jules avait dû batailler plus que Victor. Son carnet scolaire ne plaidait pas alors en sa faveur, bien qu'il ait plus de facilités que Victor. L'un était un besogneux, l'autre réussissait tout ce qu'il entreprenait. En échange de son inscription, il promit à ses parents de faire des efforts en cours et surtout de moins dissiper ses camarades de classe. Jules était très apprécié des autres élèves pour ses nombreuses pitreries. C'était moins du goût de certains professeurs. Il tint parole. Depuis lors, chaque semaine, les deux amis étaient

venus s'entraîner dans cette même salle, jusqu'au déménagement des parents de Jules l'année du bac.

Le diplôme en poche, Jules s'inscrivit aussitôt à l'école d'ingénieurs de Brest et retrouva sa place à la salle de sport aux côtés de son inséparable ami.

Ses parents, résidant désormais à Morlaix, il loua un petit appartement chez l'habitant à un peu plus d'un kilomètre de chez Victor. Ils restaient indissociables, sauf le week-end quand Jules rejoignait le domicile familial. Ayant réussi sans difficulté leur master, les deux amis avaient décidé de s'offrir une année sabbatique avant d'entrer dans la vie active. Courtisés par tant de sociétés high-tech, ils avaient décidé d'en profiter. Ils avaient parcouru le monde pendant de nombreux mois et avaient fait presque le tour de la planète. Ils ne comptaient plus le nombre de pays, le nombre de villes qu'ils avaient visité. En ce début de printemps, ils revenaient tout juste d'Inde où ils avaient séjourné près de quatre semaines.

Après trente minutes d'entraînement, Jules leva les gants et signifia à son entraîneur qu'il voulait arrêter :

— Waouh ! Je suis crevé ! J'arrête.

— Bon OK ! C'est pas mal. Mais il faudrait que tu travailles plus ton gauche. Tes jambes aussi, tu étais un peu lent sur tes jambes aujourd'hui.

— OK. Je reconnais qu'aujourd'hui je n'avais pas la niaque ! La journée a été éprouvante. J'ai mal dormi la nuit passée et du coup j'ai vécu une journée difficile.

— Ça s'est vu ! confirma le coach en enjambant la corde pour descendre du ring.

Avant de quitter le ring, Jules jeta un regard circulaire à la recherche de Théo, le petit frère de son ami. Il l'aperçut assis sur un banc dans l'angle le plus éloigné. Il semblait épuisé, le visage reposant sur ses deux mains elles-mêmes accoudées sur ses genoux. Le regard vide, il paraissait vouloir reprendre sa respiration. Comme à l'accoutumée, il avait certainement été au bout de ses forces. Jules l'appela :

— Théo !

Ce dernier se redressa et tourna son visage dégoulinant en direction du ring.

— On y va ? clama Jules pour tenter de se faire entendre de Théo dans le brouhaha qui régnait dans la salle. Ils étaient très nombreux à se dépenser ce soir-là. Théo se redressa alors et marcha tête baissée vers la porte des vestiaires. Après une bonne douche, Théo et Jules se retrouvèrent dans le hall d'entrée. Ensemble, ils empruntèrent le bus qui les mena, après un changement, à proximité du quartier où ils vivaient.

Dans le bus, Jules fit remarquer à Théo que lui et son frère demeuraient très proches.

— J'ai de la chance, Victor m'a toujours protégé quand j'étais petit.

— Oui, tu peux dire que tu as de la chance. Moi, mon frère, je ne le vois jamais. Il a quinze ans de plus que moi, déclara Jules, désabusé.

— Ah quand même ! Je savais bien que tu avais un frère, Sanjay, mais je n'imaginai pas une telle différence d'âge entre vous deux. Pourtant je l'ai déjà aperçu.

Jules expliqua à Théo que son père avait vécu plusieurs années en Inde. Aussi le voyage que lui et Victor venaient de faire avait un goût très particulier. Il raconta que son père y avait dirigé un grand hôtel. Jeune expatrié, il avait rencontré une Indienne dont il était tombé amoureux. Le mariage constitua l'occasion d'une grande fête que son père aimait conter. Dix mois après le mariage, le demi-frère de Jules, Sanjay, était né. Mais des complications lors de l'accouchement provoquèrent le décès de la mère de Sanjay. Son père, Franck, était resté vivre en Inde malgré la douleur de la perte de l'amour de sa vie, de la mère de son fils. Vivre au contact régulier de la famille de sa défunte épouse lui permettait d'avoir le sentiment qu'elle demeurerait toujours présente. À travers ses parents, ses frères et sœurs, il avait le sentiment de la côtoyer, de continuer à vivre avec elle. Sanjay avait douze ans lorsque Franck prit la décision de rentrer en France. Pour Sanjay, ce fut un déchirement, ses racines se trouvaient là-bas, en Inde. Il souffrit de cet arrachement et très vite, il se rapprocha des cancrs puis des voyous de la région brestoise. Les relations entre Franck et son fils aîné devinrent difficiles. Ce fut à cette époque que Franck rencontra Aurélie. À la naissance de Jules, Sanjay avait déjà quinze ans et passait plus de temps hors de la maison qu'auprès des siens. À dix-huit ans, Sanjay quitta définitivement le foyer familial. Jules n'avait que trois ans.

— Tu comprends que je demeure en admiration devant la relation qui existe entre toi et Victor. Vous êtes tellement soudés dans ta famille, conclut Jules alors

que le bus approchait de l'arrêt où ils devaient tous les deux descendre.

— Je comprends. Et depuis, tu ne l'as jamais revu ? questionna Théo en descendant du bus.

— Quand j'étais petit, il passait en coup de vent une ou deux fois par mois.

À cet instant, ils arrivèrent au carrefour, point de leur séparation. En descendant du bus, tous deux remontèrent le col de leur veste. Le vent s'était levé et la fraîcheur du soir les surprit. D'un signe de la main, Jules salua Théo :

— À plus. La prochaine fois, je te raconterai la suite, ajouta-t-il en riant.

Il se retourna, rentra la tête dans le col de sa veste et entama la marche vers l'appartement qu'il louait chez Marthe, une vieille dame. Cette dernière possédait, au bout de sa longère, un petit studio qu'elle aimait louer à des jeunes avec lesquels elle développait une relation quasi maternelle. Il restait plus d'un kilomètre à parcourir à Jules. Après l'effort de l'entraînement, cette petite marche le détendrait pour une soirée calme et reposante, pensa-t-il.

Théo, quant à lui, n'avait que trois cents mètres à parcourir pour rejoindre la maison familiale. Avant, il passerait devant la maison qu'avaient occupée Jules et ses parents il y a quelques années. Il n'était alors qu'un gamin.

Jules songea longuement à leurs deux familles. Chez les Hébert, la cellule familiale était d'une cohésion telle que, même à vingt-trois ans, Victor, bien que jouissant d'une situation financière confortable, préférait demeurer sous le toit parental. Jules, pour sa part, tout aussi indépendant sur le plan matériel, vivait seul dans un appartement à Guipavas, aux abords de Brest, loin de ses parents qui résidaient à Morlaix. Il éprouvait une satisfaction sincère à les retrouver chaque week-end, mais l'idée de vivre auprès d'eux toute la semaine ne l'aurait nullement comblé. La différence de caractère entre Jules et Victor semblait expliquer cette divergence. Jules était solaire, toujours débordant d'énergie, il devenait toujours le centre d'attention, que ce fût en famille ou parmi les amis. Il attirait tout naturellement la lumière. À l'opposé, Victor, plus réservé, voire replié sur lui-même, trouvait en Jules une sorte de guide. Ce dernier, sans cesse en mouvement, aimait se confier à lui, rencontrant en lui une écoute apaisante, une douceur et un calme qu'il n'avait pas. Victor semblait incarner pour Jules un pilier inébranlable dans le tumulte de sa vie. Ils se complétaient harmonieusement.

Jules prit un instant pour faire le point sur sa journée. Il en était

particulièrement satisfait. Il avait déjeuné avec quelques amis de l'école d'intelligence artificielle. Ils avaient fait le point sur l'évolution de leurs vies depuis la fin de leurs études. Dès l'obtention de leur master, tous avaient trouvé un emploi stable, parfois avant même de quitter l'école. Tous, sauf lui et Victor, qui avaient choisi de marquer une longue pause. Tous deux avaient décidé de profiter du temps qui s'offrait à eux avant d'entrer dans la vie active. Soudain, des souvenirs de leur séjour à New York surgirent dans son esprit. Alors qu'il s'apprêtait à plonger dans ses pensées, un détail capta son attention : dans la profondeur de la nuit, une silhouette se dessina au loin, à quelques centaines de mètres. Il leva les yeux pour mieux apercevoir la scène. À cet instant, le rugissement du moteur brisa le silence, les phares l'éblouirent. Il leva une main pour se protéger des faisceaux lumineux et aperçut un véhicule fonçant droit vers lui. Il se décala précipitamment sur l'herbe du bas-côté pour éviter la collision. Le véhicule, roulant à toute allure, se rapprocha rapidement. Lorsqu'il arriva à sa hauteur, il freina et s'arrêta brutalement. La porte latérale s'ouvrit aussitôt et deux silhouettes cagoulées en surgirent, le saisissant sans ménagement. Dans un élan de stupéfaction, il tenta de se défendre. De toutes ses forces, il repoussa le rebord du plateau de la camionnette, mais les deux hommes opposèrent une trop grande résistance, déployant une force insoupçonnée. Soudain, un chiffon imbibé d'éther, appliqué sur son visage, le fit vaciller et, en quelques instants, il perdit conscience. Les deux hommes le poussèrent dans le fond du véhicule et l'attachèrent, tandis que Jules plongeait dans un abîme de ténèbres. De son côté, Théo avait entendu le grondement d'un moteur au loin, puis le bruit des freins qui hurlèrent dans la nuit. Il se retourna et distingua une agitation autour d'une camionnette stoppée en pleine lumière. Il eut l'intuition qu'une lutte se déroulait, que des hommes s'emparaient de Jules, l'emportant de force. La porte coulissante du véhicule se referma brusquement et, dans un rugissement du moteur, le fourgon redémarra, fonçant vers lui. Théo perçut en une fraction de seconde qu'il s'agissait d'un danger imminent. Le véhicule se précipitait vers lui. « Sur moi ? », pensa-t-il, pris de panique son cerveau ne savait que faire. Son instinct lui ordonna de se jeter sur le talus, mais son corps, figé dans une inertie incompréhensible, ne réagissait pas. Il se retrouvait là, immobile, les yeux fixés sur les phares éblouissants. Le fourgon approchait à une vitesse vertigineuse. À une trentaine de mètres encore, il avait le temps de se précipiter dans le fossé, il en était certain. Mais son corps refusait d'obéir, comme pétrifié par une force invisible. Ses pieds semblaient englués dans le sol. À l'instant même où le véhicule était sur le point de le percuter, une douleur fulgurante traversa son